

INTRODUCTION A UNE HISTOIRE UNIVERSELLE

Deux circonstances, très diverses, sont aujourd'hui favorables à l'Histoire Universelle : le développement des études historiques, d'une part ; de l'autre, les conditions « mondiales » de la vie des peuples.

Depuis près d'un siècle, des travailleurs de plus en plus nombreux — anthropologistes, historiens, archéologues — ont poussé en tous sens leur enquête patiente, jusqu'au plus profond du passé humain. A la longue, la connaissance accablante du détail impose aux esprits le problème de l'ensemble ; et le besoin se fait sentir impérieusement d'un point de vue ordonnateur d'où l'on domine le temps.

Mais le travail des historiens, si désintéressé qu'il puisse être, n'obéit pas seulement à une loi interne : il subit, dans une certaine mesure, des influences extérieures. Or, s'il y a un phénomène caractéristique de l'époque actuelle, c'est la solidarité humaine sur toute la surface de la terre. Notre planète semble rapetissée par la rapidité des communications, et les nations civilisées ont des rapports si étroits, soit entre elles, soit — par une colonisation intensive — avec les peuples inférieurs, que, comme dans un organisme, tout retentit sur tout. Il y a une politique mondiale, une économie mondiale, une civilisation mondiale. Et cette unité visible des groupes humains dans l'espace, par l'espace, invite à réfléchir sur le rôle qu'a pu jouer le facteur mondial depuis les origines.

Ainsi, par delà les travaux consacrés aux faits et aux individus,

1. Les pages suivantes se trouveront en tête de *l'Évolution de l'Humanité*, la synthèse collective, en cent volumes, que nous avons annoncée, et dont paraîtra prochainement le premier volume : *La Terre avant l'Histoire (Les origines de la Vie et de l'Homme)*, par Edmond Perrier.

aux pays et aux peuples, aux époques successives, la Terre et l'Humanité apparaissent comme objets d'étude nécessaires.

L'Allemagne, depuis une vingtaine d'années, a donné le spectacle d'une floraison de l'Histoire Universelle — sous le nom de *Weltgeschichte*. Dans ce pays de l'érudition, mais aussi des synthèses aventureuses, où l'on sait mal tenir l'équilibre entre la micrographie et la métaphysique, l'ardent labeur des historiens et la préoccupation mondiale ont abouti à la publication d'œuvres nombreuses, inégales en importance et en intérêt, qui ont cherché à satisfaire et qui ont excité en même temps l'appétit d'histoire universelle. Certaines ne sont que des collections de chapitres, des répertoires sans unité, telles autres sont systématiques à l'excès ; il en est de coopératives, faites en collaboration plus ou moins étroite, et il en est qu'un seul cerveau a — témérairement — réalisées. Au surplus, toutes ont leurs mérites, à quelques critiques qu'elles prêtent.

On pouvait se demander pourquoi la France, à son heure, n'emploierait pas les ressources en hommes de science dont elle dispose, elle aussi, n'utiliserait pas surtout son génie propre, ce besoin de clair et profond savoir, pour une vaste entreprise qui embrasserait l'Humanité, depuis ses origines, et la Terre, dans toute son étendue.

L'œuvre que ces pages inaugurent — synthèse française et à la française — présentera les caractères suivants.

Elle aura une unité réelle : non seulement l'unité du sujet, — qui est l'Histoire intégrale, — mais l'unité du plan — qui liera fortement toutes les parties — et l'unité même des idées directrices. Voici, d'ailleurs, comment sera évitée l'incohérence, sans que se renouvellent les abus de la systématisation. Ce que, dans l'état présent des connaissances, un individu ne peut accomplir seul, un individu ne doit même l'organiser qu'avec la plus grande réserve. Quelques idées présideront à l'ensemble : mais non pas idées dominatrices, imposées aux collaborateurs et, par eux, aux faits ; idées expérimentales, bien plutôt, hypothèses immanentes à l'œuvre et, par le libre travail, l'autorité souveraine des collaborateurs, soumises au contrôle des faits. L'entreprise sera donc comme une vaste expérience qui se réalisera peu à peu, sous les yeux du public, pour le plus grand profit de la science historique, et d'où

les idées proposées à l'épreuve sortiront confirmées ou rectifiées.

Dans l'unité de l'ensemble chaque partie aura son unité propre. L'ouvrage a été conçu non en gros volumes collectifs, groupant dans des chapitres plus ou moins disparates des collaborateurs divers, mais en volumes autonomes, de proportions moyennes et, par conséquent, nombreux, répondant aux grands problèmes et aux divisions organiques de l'histoire, confiés chacun autant que possible à un seul savant, d'une compétence reconnue. Chacun sera donc une œuvre lui-même, portera la marque d'une personnalité, aura d'autant plus d'intérêt qu'il aura été écrit avec plus de liberté et de joie. Chacun aura sa destinée particulière. Des ensembles de volumes auront la leur également. formeront — à des points de vue divers — un tout dans le tout, des synthèses partielles dans la synthèse intégrale. Il s'agit, en somme, de combiner les avantages d'une Encyclopédie historique avec ceux d'une Histoire continue de l'évolution humaine.

La caractéristique générale de l'entreprise ainsi posée, insistons, d'abord sur les principes directeurs de l'œuvre, ensuite sur la physionomie des volumes.

I

Science et vie : cette formule pourrait exprimer l'idéal qu'on désire atteindre.

L'œuvre sera érudite. Non seulement elle n'offrira que le savoir le plus authentique, mais elle le présentera muni de ses preuves, — par des procédés qui seront exposés plus loin. Une synthèse d'érudition qui recueille les résultats sans indiquer les sources demande un acte de foi, puisqu'elle ne facilite pas le contrôle, et semble clore la recherche, puisqu'elle ne donne pas le mouvement pour aller au delà. Ici, en établissant l'inventaire du travail accompli, on montrera tout le travail qui reste à faire, et on procurera les moyens de le faire. Pour l'érudition, l'œuvre constituera donc, à la fois, un point d'arrivée et un point de départ.

Mais elle ne veut pas être simplement érudite : elle sera scienti-

lique, — au sens plein de ce mot. L'érudition prépare et réunit les matériaux : la science seule les ordonne. C'est, d'ailleurs, un des problèmes les plus délicats que l'esprit humain ait eu à résoudre que celui de la constitution scientifique de l'histoire. Ranger les faits en séries dans des cadres traditionnels, *raconter* des vies d'individus ou de peuples, cela n'a rien à voir avec le travail de la science, — dont le propre est de généraliser et de dégager les principes d'*explication*.

Sans prétendre que la méthode de la synthèse scientifique soit actuellement fixée, en histoire, de façon définitive, on peut admettre — au moins comme hypothèse à vérifier — que les faits dont l'évolution humaine est tissée se laissent ramener à trois ordres bien distincts. Les uns sont contingents ; d'autres sont nécessaires ; d'autres répondent à une logique intérieure. Il semble bien qu'on mette à profit et que l'on concilie les tentatives d'explication les plus opposées en essayant de prouver que tout le contenu de l'évolution humaine rentre dans ces cadres généraux de la contingence, de la nécessité et de la logique ; il semble que, par cette division tripartite, l'histoire trouve et son articulation naturelle et toute sa portée explicative. Cette division, en effet, ouvre des vues profondes sur la causalité. Elle invite à chercher dans la masse des faits historiques, pour la débrouiller, trois sortes de relations causales : des successions brutes, où des faits sont purement et simplement déterminés par d'autres ; des rapports constants, où des faits sont liés à d'autres par des nécessités ; un enchaînement interne, où des faits sont rattachés à d'autres par des raisons. De ce point de vue sur la nature des causes qui concourent en histoire, la synthèse apparaît, non point aisée, sans doute, mais du moins concevable. Ailleurs, nous avons longuement développé cette hypothèse méthodologique¹ ; nous ne ferons ici que préciser brièvement ces indications.

Les sociétés, pour se constituer et pour durer, sont soumises à des nécessités spéciales — qu'on appelle *institutions*. Partout où il y a société, il y a institutions — au moins à l'état d'ébauche. Dans toutes les sociétés se retrouvent les mêmes institutions fondamentales, sous des formes variées : encore la diversité des formes

1. *La Synthèse en Histoire, Essai critique et théorique*, Alcan, 1911.

n'est-elle pas illimitée, dans ce qu'elle a de caractéristique, et s'explique-t-elle en partie par des différences dans la structure même des sociétés, — c'est-à-dire dans le nombre des unités sociales et leur degré de concentration. La « sociologie », lorsqu'elle est consciente et rigoureuse, considère les sociétés *en tant que sociétés* seulement. L'œuvre propre du sociologue, c'est l'étude de l'organisation sociale, — faite d'un point de vue comparatif. Pour mieux définir les fonctions essentielles de la société qui se traduisent en institutions, pour préciser davantage le rapport de ces fonctions avec la structure sociale et leurs rapports réciproques, elle isole l'élément social de l'histoire. Elle est un aspect de la synthèse historique, mais elle n'en est qu'un des aspects. La synthèse historique plénière remet cet élément, les nécessités ou lois sociales, en contact avec les autres éléments de l'histoire, que négligent — ou parfois nient — les purs sociologues.

Il importe, d'ailleurs, quand on s'attache à discerner les divers éléments explicatifs, de faire la distinction suivante : si les institutions sont toujours de *fabrication* sociale, en quelque sorte, portent la marque de la société, il ne s'ensuit pas que toujours elles expriment des nécessités spécifiques de la société et répondent à des fonctions véritables ; tout ce qui prend, au cours de la vie des sociétés, la forme institutionnelle, n'est pas d'*essence* sociale.

C'est une fonction essentielle de la société que la *fonction juridico-politique*, — qui se différencie en fonctions politique, juridique et morale — : elle n'a de raison d'être que dans et pour la société, et elle en est comme l'armature même. Bien que les institutions économiques répondent aux nécessités propres de l'individu, — nécessités de subsistance, puis besoins de jouissance et de luxe, — on peut parler d'une *fonction économique* des sociétés ; théoriquement, on pourrait même considérer cette fonction comme primordiale : car la société ne s'est peut-être organisée que pour donner à ces besoins de l'individu une satisfaction plus sûre et plus complète par des moyens appropriés et qui substituent, dans une large mesure, la coopération et la division du travail à l'effort individuel. Mais on ne peut parler de fonction mentale ou esthétique des sociétés, bien qu'il se soit produit des institutions en vue de l'art et de la science. La société ne *pense* pas. Le développement mental, comme le développement esthétique, — depuis la technique la plus rudimentaire jusqu'à l'épanouissement de la

philosophie, de la science et de l'art, — repose essentiellement sur les facultés de l'individu : il est humain, et non social. Au surplus, ce développement humain n'est possible que dans la société : il y a entre l'humain et le social action et réaction ; et c'est un problème qui se pose avec les origines mêmes de la pensée que celui des rapports de l'individu — en tant qu'être pensant — et de la société. Il se pose particulièrement à propos de cette catégorie, si complexe, de phénomènes qu'on nomme religieux. Pas plus que d'une fonction mentale ou esthétique, nous ne croyons qu'on puisse, malgré les apparences, parler d'une fonction religieuse des sociétés. La religion est constituée, en son fond, par un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à un milieu, à des forces qui entourent l'homme et le dépassent ; en d'autres termes, elle est une interprétation des choses, sur laquelle tend à se régler l'activité des hommes. Elle exprime les inquiétudes les plus hautes de la pensée débutante, et elle y amalgame des éléments psychiques variés. Elle est d'essence humaine, — mais elle est fortement socialisée : il ne lui suffit pas d'avoir ses institutions propres, elle se mêle aux diverses fonctions de la vie sociale. En somme, elle consolide tout ensemble le lien social et l'humble mentalité primitive, — et elle les consolide l'un par l'autre. Mais en affermissant la pensée, elle l'enserme et tend à l'opprimer : aussi l'individu travaille-t-il soit à transformer les institutions religieuses, soit à s'en dégager en quelque mesure ; et c'est par ces reprises individuelles que se développent précisément l'art, la philosophie et la science.

Si donc l'étude du facteur social est comme la base de la synthèse historique, puisque la société est un milieu nécessaire à l'homme et un élément de constance, de régularité dans l'histoire. — il apparaît clairement, d'autre part, que l'évolution de la société, — même en tant que société, — que ses complications ne sont intelligibles que lorsqu'on prend en considération d'autres facteurs. Il faut faire intervenir ce facteur logique, dont abusaient jadis — sous les noms de finalité ou d'Idée — les philosophes de l'histoire, et ce facteur contingent, auquel les purs historiens se complaisaient d'une façon trop exclusive, — autrement dit des principes de changement, de changement *fortuit* et de changement *orienté*.

Les contingences modifient la structure des sociétés humaines, retentissent sur les institutions ou agissent directement sur elles.

Elles sont en nombre infini dans l'histoire, mais elles peuvent être ramenées à certaines catégories générales : événements fortuits, rôle des individus en tant qu'individualités, dispositions collectives temporaires, conditions ethniques et géographiques. Or, ni ces diverses catégories, ni, dans chaque catégorie, les diverses contingences ne sont d'égal intérêt pour l'historien qui veut *expliquer*. Leur importance se mesure à l'ampleur et à la durée de leur action : du point de vue de l'évolution humaine, les milieux, les races, les époques peuvent être classés ; du même point de vue, les individus et les événements peuvent être triés : il y en a d'insignifiants et il y en a de considérables. L'intelligence ne saurait dominer et systématiser le passé qu'à condition de pratiquer des éliminations, — comme le hasard l'a fait, l'a trop fait, pour les époques lointaines. Il faut laisser retomber à l'oubli une partie de ce qui en a été tiré.

En laissant retomber ces contingences négligeables, on voit apparaître mieux le rôle de la logique dans l'existence des sociétés. C'est le facteur logique qui est explicatif, au sens le plus profond du mot. C'est lui qui donne à l'évolution sa continuité réelle, sa loi intérieure ; c'est par rapport à lui, précisément, c'est dans la mesure où elles le servent ou le contrarient, que les contingences prennent leur valeur foncière : celles-ci amènent de l'*autre* ; celui-là seul produit du *nouveau*, seul il est créateur. — Et le principe d'où procède toute logique, le moteur véritable de l'histoire, — comme de la vie, — on ne saurait le trouver, semble-t-il, que dans la tendance à être, à maintenir et à amplifier l'être. La vie n'est pas quelque chose de passif et, pour ainsi dire, de vide : elle est tendance et elle est mémoire. Quand elle réussit, elle *retient* les moyens de sa réussite. La logique, dans le sens étroit du mot, c'est le bon usage de l'esprit ; au sens large, c'est l'activité conforme aux tendances fondamentales de l'être, qui use de moyens appropriés. Émanée donc du tréfonds de la vie, l'activité logique aboutit à l'entr'aide aussi bien qu'à la lutte, s'épanouit dans l'instinct social plus que dans l'égoïsme. — crée, en définitive, la société elle-même.

Une fois la société constituée avec ses lois spécifiques, le principe qui l'a fait naître la fait se développer. Cette même logique qui fonde l'organisme social produit en grande partie les phénomènes internes de crise et de réforme, d'évolution politique, juri-

dico-morale, économique. Et elle se manifeste dans l'activité extérieure des groupes humains, dans les rapports intersociaux, par divers phénomènes d'un intérêt historique capital. — C'est le phénomène de « migration », — dont ne suffisent pas à rendre compte les pressions du milieu géographique, mais qui, dans une « volonté de changement », exprime l'inquiétude du mieux-être, le désir d'un habitat favorable à la vie, sans doute aussi l'ambition d'élargir le cercle du connu et de prendre davantage possession de la terre. C'est le phénomène d'« impérialisme », — qui, dans une « volonté d'accroissement », tend, pour des fins diverses, à la prise de possession d'une portion plus ou moins grande d'humanité : il y a, d'ailleurs, des modes variés d'impérialisme, les uns plus contraignants, les autres plus assimilateurs. Ce sont, enfin, les phénomènes de « réception », de « renaissance », de « coopération » internationale, — qui, dans une « volonté de culture », tendent à unir les sociétés, à travers l'espace et le temps, pour la prise de possession de la nature et son adaptation aux fins humaines, qui les rendent de plus en plus solidaires dans la création et la multiplication des « valeurs » de toutes sortes.

A propos des manifestations de cette logique sociale, — qu'il s'agisse de la vie interne ou de l'activité extérieure des sociétés, — une question se pose, importante et délicate, qui se posait déjà à propos de l'évolution mentale, celle du rôle de l'individu, de ses rapports avec la société. On a vu que le développement de la mentalité introduit dans l'organisation sociale des éléments qui sont d'origine humaine, — c'est-à-dire individuelle, — et qui revêtent la forme « institutionnelle », sans que, d'ailleurs, l'individu aliène jamais totalement sa faculté propre de penser. Or, agent de logique mentale, l'individu l'est aussi, semble-t-il, de logique sociale. Ces institutions, qui apparaissent comme quelque chose d'objectif et, dans une large mesure, de contraignant, ces actes du groupe, qui apparaissent comme jaillissant de la volonté collective, n'échappent pas entièrement à la conscience de l'individu. Qu'est-ce que la « conscience sociale », en somme, pour qui ne veut pas être dupe des mots, sinon la représentation de la société dans les consciences individuelles ? Les phénomènes les plus éclatants de la vie sociale, qui naissent de ce qu'on peut appeler des « états de foule », comportent, si effacée soit-elle, une participation active de l'individu. Dans ces états, — qui sont essentiellement affectifs, —

quoique les représentations individuelles s'avivent et s'harmonisent par l'émotion commune et que, jusqu'à un certain point, l'unité de conscience soit momentanément réalisée, il peut se trouver pourtant, il se trouve toujours, sans doute, des individus qui, éprouvant à un degré supérieur les besoins du groupe, en précisent et en orientent la manifestation ; qui, par conséquent, ne sont pas de simples éléments de la société, mais de véritables *agents* sociaux. Et en dehors de ces états de foule, — qui, pour des raisons multiples, deviennent de moins en moins fréquents au cours de l'histoire, — la représentation de la société n'est elle pas singulièrement inégale en intensité et en précision dans les diverses consciences individuelles ? La société, répétons-le, ne pense pas ; c'est l'individu qui pense : aussi peut-il être plus encore qu'agent social ; il peut être initiateur, *inventeur* social. La logique mentale et la logique sociale ont la même source profonde, et elles se rejoignent ici. Née des réussites de l'action, la pensée s'emploie, dans l'individu, à servir l'action, à perfectionner la vie sociale. Il est difficile de contester l'efficacité pratique des idées : il importe de la déterminer.

En somme, débrouiller l'écheveau compliqué de la causalité ; distinguer les « rencontres » ou le « donné » pur de l'histoire, les institutions ou les nécessités sociales, les besoins ou les raisons profondes qui affleurent en idées dans la conscience réfléchie ; étudier le jeu de ces divers éléments, — contingents, nécessaires, logiques, — leur action réciproque et ce qu'on peut appeler le réarrangement des causes : voilà quel devrait être l'objet essentiel de cette synthèse. — Gardons-nous bien, pourtant, de trop promettre. A vrai dire, l'histoire universelle — en raison de son étendue, de sa complication, de ses lacunes, de l'obligation du travail collectif — ne permet point la solution complète de ces problèmes. Ce sont des études plus restreintes, et en même temps plus pénétrantes, qui peuvent donner les démonstrations décisives. Mais, pour que les études particulières s'orientent convenablement, il est utile d'avoir imprimé à l'ensemble de l'histoire la bonne direction. C'est pourquoi on s'efforcera ici, tout au moins, de faire le contraire d'une œuvre unilatérale, de ne négliger aucun des éléments explicatifs, de donner à chacun d'eux, par un dosage attentif, la part qui lui revient. A la distribution des matières, à la

détermination des cent volumes présideront donc bien des hypothèses organisatrices. Indiquées au début, rappelées ça et là en des pages d'avant-propos, elles serviront de fil conducteur, — mais discrètement. Il ne s'agirait pas d'appuyer trop. Encore une fois, les collaborateurs seront libres ; et leur liberté même donnera à l'entreprise toute sa valeur. Ce ne sera pas une expérience arrangée, — non plus qu'une simple expérience « pour voir », selon l'expression de Claude Bernard. S'il ne s'agit pas de résoudre les problèmes à tout prix, il s'agit de les poser et de mettre dans l'histoire universelle comme un levain de science véritable.



Profondément scientifique d'intention, l'œuvre n'en sera pas pour cela moins vivante. On s'imagine à tort que la science, en histoire, est l'opposé de la vie et que la résurrection du passé est un privilège de l'art. C'est l'analyse qui émiette le passé en une poussière de faits : ce que l'érudition recueille est sauvé de l'oubli, non de la mort. La synthèse ressuscite, autrement que l'intuition, et mieux. La tâche ainsi définie par Michelet : « résurrection de la vie intégrale, non pas dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds », le génie ne suffit pas à la remplir ; la science le peut faire, en approfondissant la théorie de la causalité et en cherchant, dans la synthèse, à reconstituer le jeu des causes.

Cette ambition animera donc notre œuvre, de faire comprendre, par ses causes, et de faire suivre le mouvement progressif — non pas continûment et absolument, mais dans l'ensemble et à certains points de vue progressif — qui donne un sens à la vie de l'humanité. Les faits de toutes catégories — qu'isolent les histoires spéciales et qui, dans les histoires générales, constituent le plus souvent une mosaïque de chapitres juxtaposés — seront ici considérés dans leur rapport avec l'être intime, avec les besoins permanents et le caractère individuel des sociétés diverses. Et ces sociétés, d'autre part, seront considérées non pour elles-mêmes, mais dans leur rapport avec les grandes transformations de l'humanité. Ce n'est pas que nous fassions de celle-ci une entité ou une idole. Mais les modalités et le progrès de la vie, sous la forme humaine, dans les sociétés, — voilà l'objet propre de la science historique. On n'entend pas autre chose, en somme, par la « civilisation » ou

la « culture », — mots commodes mais vagues. Nous ne nous priverons pas d'employer le terme de civilisation ; et comme on ne saurait partir d'une définition précise, nous lui donnerons au cours des volumes son sens large, — complexité croissante de la vie, — en comptant sur l'œuvre même pour faire apparaître ce qui, dans cet ensemble complexe, est essentiel, et pour déterminer le droit fil du progrès.

Par un souci de beauté et d'efficacité pleines, nous nous sommes imposé ici une difficulté pratique. La publication suivra l'ordre même du plan général. Il aurait été bien plus aisé, ce plan une fois conçu, de publier au hasard de leur achèvement les volumes qu'il comporte ; mais nous n'aurions pas produit une œuvre : nous aurions seulement formé une collection. Avec le principe adopté, les auteurs — comme le public — prendront un intérêt plus vif à l'entreprise. Ils seront mis en mesure d'ajuster leur ouvrage aux ouvrages voisins et, si personnelle que puisse être leur contribution, de l'engrener dans l'ensemble. Sans doute, il y a des sujets dont la place ne s'impose pas étroitement ; mais, en dehors d'un nombre très limité de cas, nous ferons tout pour que les volumes paraissent dans l'ordre établi et surtout pour qu'ils ne chevauchent jamais d'une série sur l'autre.

Nous entendons par *séries* des groupements de volumes, constitués à des points de vue divers — sur lesquels il convient de fournir quelques indications.

C'est un problème très délicat que celui des divisions de l'Histoire Universelle dans leur rapport avec le temps, — *Periodisierung der Weltgeschichte*, disent les Allemands — : il y a là toutes sortes de défauts et de partis pris à éviter. Les divisions chronologiques sont des cadres commodes et même nécessaires ; mais, poussée trop loin, la préoccupation chronologique tend, d'une part, à morceler l'étude des régions et des peuples et, d'autre part, à mettre sur un même plan des phénomènes d'inégale importance au point de vue de la culture (Lavis et Rambaud). Si la chronologie est subordonnée à des préoccupations géographiques ou ethniques, la trame est brisée : on a une collection d'histoires, — par parties du monde (Helmolt) ou par peuples (Duruy ; Oncken ; Heeren, Uckert, Von Giesebrecht et Lamprecht), — non une histoire universelle. Quand, au contraire, la chronologie est subordonnée à la logique, la trame se noue trop étroitement : on a une synthèse

métaphysique et non scientifique de l'histoire. Les divisions purement logiques, — soit qu'elles prêtent à l'humanité, par un choix de centres de civilisation ou de races prépondérantes, une succession de périodes pour ainsi dire emboîtées (Philosophie de l'histoire, Hegel), soit qu'elles prêtent à tous les peuples une succession de périodes identiques (Lamprecht); qu'elles aboutissent au progrès continu (Philosophes allemands) ou au retour éternel (Vicó) avec ou sans progrès, — ces divisions sont arbitraires, condamnables, condamnées: pourtant on les voit toujours renaître, sans doute parce qu'elles répondent à un élément de la réalité historique.

Pour notre part, nous cherchons à concilier les préoccupations diverses. Nous aurons quatre grandes sections chronologiques: introduction (préhistoire et protohistoire), antiquité; origines du christianisme et moyen âge; époque moderne; époque contemporaine. Chacune d'elles comprendra le même nombre de volumes, à peu de chose près, quoiqu'elles doivent embrasser des périodes de plus en plus courtes. Cette économie de l'œuvre se justifie aisément, tant sont inégales et les ressources dont on dispose pour étudier ces périodes, et l'utilité pratique qu'offre leur étude respective.

Dans nos sections, des divisions secondaires et, dans ces divisions, les unités seront agencées de façon à satisfaire, le mieux qu'il sera possible, les intérêts de la géographie, de l'ethnographie — ou de la psychologie des peuples — et de la logique. Sans doute, la préoccupation de l'ensemble, de l'évolution humaine, sera partout visible; et, par la nature même des choses, elle éclatera de plus en plus, puisque, comme nous l'avons remarqué précédemment, la solidarité humaine est de plus en plus manifeste: mais, au cours de l'histoire, la lumière sera projetée successivement, projetée au moment opportun et dans la mesure voulue, sur les parties de la terre et sur les peuples dont l'influence deviendra sensible ou prépondérante. Quant à la logique, si notre conception de la causalité lui ménage une large place, c'est en lui enlevant tout caractère métaphysique et *a priori*: elle n'est pour nous qu'un de ces éléments positifs de l'histoire dont le rôle demande à être déterminé. Aussi bien, le principe de division fondamental, ici, n'est-il pas d'ordre intime? Ne dérive-t-il pas, précisément, de la nature complexe de la causalité historique? On le sait déjà, notre principal

souci sera de faire partout ressortir l'effet des grandes contingences. la pression des nécessités sociales, l'action profonde du facteur psychique, — besoins et idées, — et de mettre ainsi en évidence, non pas une continuité de progrès, mais le jeu triple des causes permanentes et les résultats de ce travail continu.

Notre œuvre, tout en rendant les services d'une Encyclopédie, sera autre chose, on le voit, qu'une Encyclopédie. Si un peu de science stérilise l'histoire, beaucoup de science doit la vivifier. La préoccupation des causes générales, éternelles, qui peut rehausser la recherche la plus humble, donnera ici à la Synthèse non seulement toute sa dignité, mais son plein intérêt et comme un attrait dramatique. Il s'agit, en somme, de refaire, derrière l'humanité, le chemin qu'elle a suivi ; il s'agit de le refaire, — ce chemin que l'instinct aveugle, que des puissances obscures, que des circonstances multiples lui ont imposé, — en comprenant pourquoi elle l'a parcouru. Sur la route des temps, parmi les efforts, les ambitions, les luttes, les destins divers des groupes, malgré les piétinements, les détours et les reculs, l'humanité monte. En montant, elle embrasse de plus haut l'horizon ; elle tâche, avec les historiens, à se situer dans l'espace et la durée, à prendre conscience d'elle-même, à savoir pour pouvoir mieux. Ainsi une entreprise comme celle-ci est un acte. Et si l'historien a le devoir, comme savant, de recueillir les faits et de rechercher les causes objectivement, impassiblement, il a le droit, comme homme, de se passionner pour son travail et de l'animer d'une flamme intérieure.

Puisque notre œuvre devait avoir ce caractère vivant, un dernier problème se posait à nous. Fallait-il se contenter d'un texte nu et rejeter absolument l'image, ou fallait-il utiliser l'illustration et procurer au texte ce surcroît d'intérêt et de vie ?

L'illustration a ses dangers. Quelques images semées dans un volumè lui donnent un aspect plus aimable, ou plus frivole, mais n'en rehaussent pas nécessairement la valeur. Beaucoup d'images finissent par faire la loi au volume, en commandent le format, les proportions, et risquent de réduire le texte au rôle de commentaire. Cependant l'image a une vertu non douteuse. La résurrection du passé dans ses organismes intérieurs et profonds implique bien la vision, à quelque degré, des êtres et des milieux. Micholet est le « voyant », non pas seulement des âmes mais des formes. Or, s'il

convient de remplacer la dangereuse intuition psychologique par la recherche méthodique des causes, peut-être convient il aussi de remplacer ou d'aider la dangereuse vision imaginative par la contemplation d'images authentiques.

Quand, dans nos volumes, le texte serait obscur, incomplet sans cet auxiliaire, la figure utile se trouvera à la place opportune. A certains volumes qui, par leur sujet, demandent davantage, des planches de reproductions pourront être jointes en appendice. Du reste, le rôle de la figure, ici, sera toujours accessoire. Mais nous prévoyons qu'elle pourra prendre sa pleine importance dans une suite d'Albums qui constitueraient, parallèlement aux quatre sections de l'œuvre, une Évolution de l'Humanité par l'image. — Sans doute, l'Album historique n'est pas une nouveauté : mais nous jugeons possible de lui donner une valeur nouvelle par le choix des documents reproduits, par leur disposition surtout, par une préoccupation constante, en faisant percevoir les aspects divers de la vie, de faire apparaître ces grandes transformations de l'Humanité que notre œuvre a pour but d'expliquer.

II

Chaque volume, avons-nous dit, aura son intérêt propre, son unité.

Chaque volume, pour une période ou une question de l'histoire, sera l'inventaire de ce qui est fait, de ce qui reste à faire.

Chaque volume contiendra une Bibliographie, — non pas intégrale, bien entendu, mais suffisamment complète pour procurer aux travailleurs, avec les indications essentielles, le moyen de trouver le surplus. Les articles de cette Bibliographie seront numérotés. Au cours du volume, dans les notes, les références — autant que possible — seront faites par chiffres : chiffre de l'article bibliographique, chiffre de tomainson, — s'il y a lieu, — chiffre de pagination. Mises bout à bout, séparées simplement par des tirets, ces références pourront être multipliées sans envahir et encombrer le livre.

Par cette disposition sera rendue réalisable notre double fin : satisfaire les esprits scientifiques et servir les travailleurs, tout en nous adressant au grand public cultivé, curieux des destinées de

l'Humanité. L'exposé des résultats acquis, dans un texte aussi clair, aussi vivant que possible, remplira largement les pages : l'amateur d'histoire y trouvera son compte ; il échappera même à l'involontaire distraction que donnent des notes immédiatement intelligibles. Pour être utilisées, nos références chiffrées exigeront une recherche dans la Bibliographie : mais ainsi, sous une forme économique, l'auteur aura pu justifier l'essentiel de son texte : et, au prix d'un léger effort, le lecteur historien remontera, s'il le veut, aux sources, soit pour vérifier le contenu du livre, soit pour pousser le travail au delà du point où l'auteur l'aura mené.

Les ouvrages sans références, les synthèses où la bibliographie se trouve, tout au plus, au début ou à la fin des chapitres, sans notes courantes, sont assez à la mode pour l'instant, — en Allemagne, et ailleurs, — par réaction contre les excès de l'annotation érudite. Mais cet excès opposé nous paraît dangereux. Dans ces conditions antiscientifiques, il faut, comme nous l'avons dit, croire l'auteur sur parole : or, celui-ci, quelque scrupuleux qu'il puisse être, se laissera aller, dans bien des cas, à grouper les faits artificiellement, à présenter des hypothèses pour des certitudes. Qu'il s'agisse des faits ou de l'explication des faits, le certain, le probable, le possible, doivent être soigneusement nuancés et toujours proposés comme tels à la critique.

La préoccupation du travail ultérieur, de ce qui reste à faire, apparaîtra, du reste, avec le dernier chapitre de chaque volume, de façon éclatante. Il sera destiné à montrer les lacunes qui subsistent, les questions qui se posent dans les divers domaines, pour les diverses périodes de l'histoire, les publications urgentes, les recherches, explorations, fouilles qui, peut-être, par des trouvailles nouvelles, éclaireraient des points obscurs. L'ensemble de ces cent chapitres de conclusion aura des avantages multiples. Non seulement il fournira aux spécialistes d'utiles directions, leur offrira en abondance des sujets à traiter, mais il donnera aux bonnes volontés incertaines le moyen de s'employer efficacement. On pourrait souhaiter que cette vue générale du chantier historique aboutît à une meilleure organisation de l'effort, à une répartition plus opportune des équipes, et orientât vers des régions négligées de la science une partie des travailleurs dont quelques domaines sont encombrés.

Enfin, même au public simplement curieux, cet inventaire sera

profitable : il procurera une notion saine de l'état présent et de l'avenir des études historiques. Personne ne pourra, naïvement, s'imaginer que, dans cette Synthèse, en cent volumes, l'histoire est faite. L'histoire se fait : elle se fait comme connaissance du passé par l'érudition et comme explication du passé par l'étude des causes. La connaissance du passé, actuellement bien incomplète, le sera toujours, tout en progressant constamment : de ce qui a été, de ce qui a vécu, de ce que le temps a créé et ensuite aboli, une faible portion peut être évoquée. Mais les problèmes scientifiques que pose le passé se préciseront peu à peu, finiront même par être résolus au cours de l'enquête indéfinie. Et voilà comment le public — aussi bien que les historiens — doit concevoir l'histoire-science ou la synthèse : la détermination, la solution graduelle de problèmes limités, relatifs à un objet sans limites et en partie inconnaissable.

III

Ainsi notre entreprise peut beaucoup, semble-t-il, pour un progrès décisif dans l'étude de l'évolution humaine : elle tend au bon aménagement du travail, à l'élaboration d'une méthode vraiment scientifique; elle veut initier le public à ce que l'histoire tout ensemble a de plus sérieux et de plus captivant. Dans les sciences de la nature, les recherches de laboratoire, si techniques et ingrates soient-elles, aboutissent à des théories ou à des résultats pratiques auxquels personne, parmi les profanes, ne demeure indifférent : aussi les encouragements de toute espèce ne manquent pas à ceux qui les cultivent. Parce qu'elle est trop érudite et trop peu scientifique, l'histoire des savants est devenue une spécialité aride dont le public se désintéresse, tandis qu'il accueille les ouvrages anecdotiques ou romanesques que d'habiles vulgarisateurs lui font prendre pour la vraie histoire.

Grâce aux collaborateurs éminents que groupe cette œuvre, peut-être y aura-t-il quelque chose de changé. Notre programme est immense, et notre ambition paraîtra téméraire à certains. Mais il faut oser. On parle beaucoup, depuis quelque temps, de « renaissance française » : il est visible que le goût de l'action, que la confiance dans les énergies spontanées de la vie se sont ranimés chez

nous. Cette disposition aurait un côté inquiétant si, comme quelques-uns l'annoncent, elle devait être anti-intellectualiste. Il convient que ce besoin d'agir et ce réveil d'énergie se manifestent aussi par le courage intellectuel. La vie s'épanouit dans la connaissance. Et une science historique virilement comprise — conscience réfléchie de l'humanité — est nécessaire pour diriger les puissances tumultueuses de l'instinct.

Janvier 1920.

Cette introduction — rédigée et imprimée, avec de légères différences, dès 1913 — est donnée ici telle qu'elle aurait paru en octobre 1914, sans les événements qui ont bouleversé le monde.

Nous n'avons rien à y changer. La « renaissance française » dont nous parlions s'est manifestée, dans le domaine de l'action, avec un éclat incomparable. Elle a abouti à la victoire de la France et, par elle, à la victoire d'une forme de civilisation. La guerre de 1914-18 est, dans l'évolution de l'humanité, dans l'histoire mondiale, un point d'arrivée, un point de départ. Elle se raccorde au plan de cette œuvre; elle le fortifie et le couronne d'une façon inespérée: elle lui fournit une admirable conclusion.

Nous désirions opposer aux tentatives allemandes de *Weltgeschichte* une entreprise française, conçue et réalisée à la française. Et nous voulions donner un exemple de courage intellectuel. Plus que jamais notre initiative semblera opportune. Il faut que, dans ce domaine aussi, la vitalité de la France se manifeste. Il faut que, dans ce domaine aussi, notre supériorité sur l'Allemagne éclate. Malgré ses mérites, la science allemande s'est compromise souvent par sa subordination à des fins égoïstes. Il y a eu des « vérités allemandes ». La science française n'est pas nationale: elle est l'apport d'une nation au trésor intellectuel de l'humanité. Elle se voue à la recherche de la vérité intemporelle et sans patrie¹.

Les collaborateurs de cette entreprise se sont remis au travail avec une ardeur accrue, avec un sentiment plus vif de leurs responsabilités. Mais il y a, parmi eux, des vides cruels. Un hommage

1. Nous avons précisé l'opposition des mentalités française et germanique dans *Le Germanisme contre l'Esprit français, Essai de psychologie historique*, 1919.

doit être rendu ici à ces savants qui ont quitté la tâche familière et aimée, avec tant de sérénité ou d'enthousiasme, pour courir les risques de la longue et dure campagne, à ceux surtout qui sont tombés pour sauver, avec la France, la science, telle qu'ils la comprenaient.

Nous ne pourrons, au début de notre publication, suivre aussi strictement que nous nous l'étions proposé l'ordre de notre plan. Des interruptions forcées, des remplacements que la mort ou le jeu des circonstances ont entraînés, retarderont certains volumes. Pourtant, nous nous écarterons du plan le moins possible ; et nous maintiendrons cette unité de la conception qui fera de *l'Évolution de l'Humanité* — comme nous l'avons dit — une œuvre, — et non une simple collection, — une synthèse, — et non un assemblage de monographies.

H. B.